

MOUSSETTE, Marcel, *Le site du Palais de l'intendant à Québec. Genèse et structuration d'un lieu urbain* (Sillery, Septentrion/CÉLAT, coll. « Nouveaux Cahiers du CÉLAT », 1994), 332 p.

Patrice Groulx

Volume 50, Number 1, Summer 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305501ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305501ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Groulx, P. (1996). Review of [MOUSSETTE, Marcel, *Le site du Palais de l'intendant à Québec. Genèse et structuration d'un lieu urbain* (Sillery, Septentrion/CÉLAT, coll. « Nouveaux Cahiers du CÉLAT », 1994), 332 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 50(1), 127–129.
<https://doi.org/10.7202/305501ar>

MOUSSETTE, Marcel, *Le site du Palais de l'intendant à Québec. Genèse et structuration d'un lieu urbain* (Sillery, Septentrion/CÉLAT, coll. «Nouveaux Cahiers du CÉLAT», 1994), 332 p.

Cet ouvrage est la synthèse des résultats de neuf campagnes de fouilles à l'îlot des Palais de Québec, un site dense et complexe occupé sans discontinuité depuis près de 350 ans. Son auteur, Marcel Moussette, a dirigé le chantier depuis les tout débuts, en 1982, de même que la préparation d'études sectorielles et de rapports préliminaires sur chaque campagne.

Après avoir expliqué, en introduction, l'évolution de sa démarche et ses choix analytiques (j'y reviendrai plus loin), Moussette nous présente les sept phases de «composition» ou de «recomposition» du site: sa genèse comme brasserie construite par l'intendant Talon, vers 1668; sa réaffectation en «palais» de l'intendance de la Nouvelle-France, une quinzaine d'années plus tard; sa transformation en entrepôt royal après 1713, année où le palais est rasé par un incendie; sa lente conversion à des activités artisanales et industrielles après les bombardements de 1760; sa restructuration en brasserie (la célèbre Boswell, achetée plus tard par Dow) dans la deuxième moitié du XIX^e siècle; enfin, après un nouvel abandon, sa transformation en parc urbain puis en lieu d'interprétation depuis une vingtaine d'années.

Pour chacune de ces phases (sauf évidemment les deux dernières), l'auteur propose une lecture croisée des vestiges archéologiques (constructions, artefacts et écofacts), des rapports préparés par ses chercheurs et

chercheurs, des documents d'archives et des études historiques. Dans le but de faciliter la compréhension du texte, Moussette renvoie le lecteur à 238 figures, plans, coupes, dessins, graphiques et photos dont la sélection m'a toujours semblé pertinente. Le tout s'appuie sur une terminologie précise et cohérente. Même s'il s'adresse d'abord à des spécialistes des disciplines du passé, l'ouvrage ne devrait donc pas rebuter l'amateur éclairé. Il est d'ailleurs imprimé dans un grand format (27 x 20 cm) qui, sans être encombrant, permet de disposer l'iconographie en fonction des besoins de la lecture.

Ce livre présente toutefois quelques défauts. Il faut utiliser une loupe pour lire les indications de certains dessins et carrément se résigner, dans le cas des reproductions de dessins anciens, mal contrastés, à ne pas distinguer les détails. Au moyen d'une révision plus attentive, l'éditeur aurait également pu supprimer plusieurs fautes ou maladresses de style, ainsi que les dernières coquilles. Sur ce plan, la bibliographie m'a semblé particulièrement négligée.

Dans son introduction, Moussette ouvre une discussion méthodologique en interpellant la pratique actuelle de l'archéologie et son arrimage à d'autres disciplines. La démarche archéologique québécoise est encore majoritairement caractérisée, d'après l'auteur, par la cueillette et la description des données; or, cette démarche ne permet pas de comprendre le jeu des forces qui ont présidé à la constitution d'un lieu aussi dense en trouvailles que le site du Palais. «Comment donner un sens, demande-t-il, à une réalité aussi complexe dont la vie s'étale sur plus de trois siècles?» (p. 17)

Moussette explique donc le cheminement personnel (bien marqué par l'emploi de la première personne) qui l'a conduit au cours du projet à privilégier une méthode «où les contextes occupent une place primordiale pour redonner aux aspects considérés de la matérialité leurs significations culturelles profondes» (p. 19). Comme il le suggère lui-même, il se rapproche ainsi des courants actuels en histoire, où on tente d'établir des liens entre significations et pratiques. Mais cette piste, à mon avis, reste problématique. Un lieu matériel a-t-il vraiment une vie propre, une identité autonome, comme la réflexion de Moussette semble le suggérer lorsqu'il compare sa méthode à celle de la biographie (p. 24)?

De là découle que sa synthèse n'est pas tant une description du site que le récit de son évolution matérielle et symbolique dans un contexte urbain. Elle privilégie naturellement la preuve archéologique, mais s'appuie aussi sur les documents d'archives, les monographies et les études pertinentes. Le résultat n'est pas totalement probant, car l'articulation organique entre l'îlot des Palais et son voisinage immédiat (le port, la muraille, la rue Saint-Vallier), si elle est souvent signalée par des accidents historiques (sièges, incendies, etc.), m'a paru insuffisamment démontrée. Par contre, Moussette explique fort bien comment le site a été lié, par ses fonctions économique et administrative, au rayonnement continental de Québec, puis, après la Conquête, à l'économie nationale et régionale. À tout prendre, le récit m'a largement convaincu, puisque je sors de sa lecture avec le sentiment d'avoir *compris*, au sens premier du terme, l'évolution du site du Palais, depuis la brasserie qu'il a été à l'origine, jusqu'au lieu d'interprétation qu'il est devenu.

La démarche synthétique proposée par Moussette est-elle prometteuse? Oui, certes! si elle élargit la circulation des sources documentaires entre archéologues et historiens et si elle facilite le dialogue entre les deux disciplines par la mise en commun de leurs préoccupations. On n'en est visiblement plus à l'époque où l'archéologie n'était qu'une «science auxiliaire» de l'histoire.

PATRICE GROULX